

Journal de bord
Le Pommier
2 juillet 2015
La dernière poule.

Ce soir au coucher du soleil, j'ai voulu aller faire un petit coucou à notre dernière poule.

Il y a un an et demi j'en avais reçu 29 exactement d'une jeune fille du bourg d'à côté. C'étaient des poussins de récup. La jeune fille ne savait pas trop bien pourquoi ils étaient destinés à être supprimés. Une histoire de calibrage ? Je ne sais, en tout cas cela m'a rappelé les images d'étiquetage des poussins glissant en vague dans des tuyaux et atterrissant dans de gros entonnoirs métalliques.

Je n'en voulais pas tant mais les autres preneurs s'étaient désistés. Je ne pouvais pas les laisser à leur triste destin et un surplus représente toujours des cadeaux en perspective.

La jeune fille n'en connaissait pas plus que moi au sujet des poules. Elle avait pris soin de les garder au chaud quelques semaines avant de me les amener en me disant que peut-être il y aurait deux mâles.

Au début j'ai dû les nourrir avec de la graine. Lors d'une AG j'avais demandé si dans la production de blé de la ZAD il y aurait des graines pour les poules et il m'a été répondu « non ». Ni « non parce que », ni « non mais », simplement « non ». Je suis donc allée faire des crêpes à prix libre au « non marché », le marché intérieur de la ZAD, pour récolter l'argent nécessaire à l'achat des graines. La pâte était faite avec le lait de Jacques le fermier d'à coté, et farine donnée, le reste était de la récup ou du fait-maison comme la confiture et le caramel au beurre salé. Ça a été un vrai succès.

Je passais des heures à observer les jeunes poules. Je cherchais à savoir qui serait coq et attendais avec impatience le jour où elles commenceraient à pondre.

Regarder les poules, essayer de comprendre pourquoi elles s'installaient à un endroit plutôt qu'à un autre, nous appelions cela la « sociologie des poules » et c'était le spectacle favori des amis. On s'installait de l'autre côté du grillage, assis dans l'herbe et on rigolait beaucoup.

On m'avait donné une poule pondeuse qui venait d'un lieu de la forêt. À la tombée de la nuit, j'étais restée à l'observer pour voir comment elle se comportait car elle réussissait à sortir du poulailler. Cunégonde, c'était son nom, se juche sur le toit et prend son élan. Elle soulève ses ailes, une fois, deux fois,

trois fois et vole jusqu'à la branche voulue. Cunégonde était habituée à se protéger des chiens ou autres prédateurs.

Petit à petit elle s'est intégrée à la marmaille.

Quand les poussins sont devenus des poules et ont commencé à pondre (enfin) j'en ai donné quelques-unes. L'une d'entre elles a même été adoptée. C'était un jour de spectacle, un jeune punk à la crête orange est rentré dans le poulailler et s'est assis par terre en tailleur au milieu des poules, sa « 8.6 » à la main, l'hilarité était à son comble. Il ne mimait rien, était juste assis entouré des poules avec sa crête orange, il semblait vraiment faire parti de la famille. Il est resté un moment, puis il est sorti avec une poule dans ses bras et il a dit : « Elle m'a choisi ».

Malheureusement, comme toutes les poules que j'ai données, elle a péri sous les dents des chiens.

J'ai décrété ensuite que je voulais vérifier les poulaillers et refusais d'offrir les poules en pâture aux nombreux chiens de la ZAD pas toujours bien nourris.

Quand nous avons construit le poulailler, C devait s'installer à côté. Nous avons choisi un champ un peu éloigné pour préserver le potager et occuper le terrain. C adorait les poules, parlait toujours de sa grand-mère qui lui demandait de s'en occuper. Il venait souvent et leur apportait des préparations à base de yaourts ou de lait avec du pain et un tas de trucs qu'elles adoraient. Quand elles buvaient glouglou les mixtures, elles étaient vraiment drôles et C les imitait très bien : elles baissent la tête pour remplir leur bec, la lèvent pour avaler « glouglou » et puis frottent le bec dans l'herbe ou la terre, violemment. C le refaisait exactement sauf le coup du bec. Il n'est finalement pas venu habiter sur la ZAD. Il a été traumatisé par un tabassage anti-zadiste, il n'est jamais revenu.

Quand les poules ont grandi et hors de la période de chasse elles étaient libres de se balader dans les champs, elles partaient assez loin pour trouver de la nourriture et venaient parfois jusqu'à la maison. Quand nous étions en train de semer, c'était la panique. Le premier qui les voyait arriver criait « 22 vlà les poules ! » Nous essayions de les chasser mais elles revenaient toujours et faisaient pas mal de dégâts. Nous avons agrandi le poulailler plusieurs fois et fabriqué deux nouvelles petites cabanes pour elles, c'est un véritable lotissement pour poules. À Pâques, j'avais plus de cent œufs de surplus par semaine, en plus de tous les cadeaux aux visiteurs, voisins et amis. J'allais en déposer à L'Épicerie du Sabot, un free-shop de tout sur la route

D281 dite « Route des chicanes ».

Et puis chez nous aussi, l'hécatombe a commencé, la responsable était une renarde.

Les poules s'éloignaient jusqu'à plusieurs centaines de mètres dans les champs avoisinants. Toutes ne revenaient pas. Le matin quand l'ouverture ne se faisait pas assez tôt, il en manquait déjà car certaines poules plus adroites que les autres arrivaient à s'envoler au-dessus des grillages. En revanche elles ne pouvaient y retourner par le même moyen. La renarde avait la gale, elle a dû souffrir longtemps sans cesser de chasser pour ses petits.

Les chasseurs n'ont semble-t-il pas appliqué la coutume qui veut qu'on achève les animaux qui souffrent.

Quand nous leur apportions de la nourriture, avant la tombée de la nuit, elles convergeaient de toutes parts, formant une grande étoile dont le centre était le poulailler. Chaque matin nous comptions et quand le compte était bon nous étions contents.

Quand les deux coqs (les deux mâles présumés), Coco et Rico, se sont battus, Rico a perdu. Il n'était pas gravement blessé. Pourtant il se terrait, vaincu. Il se laissait mourir. Alors nous l'avons tué et nous l'avons mangé.

Mais toutes les autres poules ont été mangées par la renarde et ses petits sans aucune trace de combat. J'avais pourtant menacé plusieurs fois de manger la poule qui venait chaque matin avec une précision d'horloge faire ses besoins dans la cabane après avoir pondu son œuf dans la chèvrerie. Je n'ai pas mis mes menaces à exécution.

Parfois, le nombre des poules restait stationnaire. Et par négligence de notre part, par bêtise des poules ou par trop de ruse de la renarde, le nombre se remettait à décroître. Un jour il n'en est plus resté que trois. Nous étions plus vigilants. La saison était moins propice à la chasse. La renarde avait fini par rendre l'âme sans aucun doute mais d'autres avaient pris le relais. J'espérais que le renforcement du poulailler serait salubre. Impossible pourtant de les empêcher de sortir. Quand on a pris goût à la liberté même les poules semble-t-il n'y renoncent pas facilement.

Brutalement, le nombre s'est décrétement de deux. La dernière poule s'est retrouvée seule au milieu du lotissement. Alors, elle est venue nous voir. Elle a caqueté un peu, fait le tour de la cabane. J'ai senti qu'elle aurait bien voulu rester avec nous. Je l'ai dit mais je n'ai rien fait.

Le soir au coucher du soleil, j'ai voulu, pleine de remords, aller faire un petit coucou à la dernière poule.

Des plumes étaient éparpillées à quelques mètres du poulailler. C'était la première fois que je voyais les traces d'une disparition. J'ai pensé que la poule aurait peut-être pu se sauver si elle avait pu atteindre le poulailler car celle-ci savait y rentrer par les airs.

Je n'exagère pas en disant que chaque fois que je passe devant le lotissement, que les restes de compost ont transformé en un joli jardin dans un coin de champ uniforme, j'ai un petit pincement au cœur.

Voir feu [nos poules](#) et d'autres amis animaux